



Introduction. Repenser l'idée de nature

Aurélie Choné, Isabelle Hajek, Philippe Hamman

► To cite this version:

Aurélie Choné, Isabelle Hajek, Philippe Hamman. Introduction. Repenser l'idée de nature. Aurélie Choné; Isabelle Hajek; Philippe Hamman. Guide des Humanités environnementales, Presses Universitaires du Septentrion, pp.11-28, 2016, 9782757411506. <10.4000/books.septentrion.19292>. <hal-02926648>

HAL Id: hal-02926648

<https://hal.science/hal-02926648v1>

Submitted on 31 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Guide des Humanités environnementales

AURELIE CHONE, ISABELLE HAJEK ET PHILIPPE HAMMAN (DIR.)

Introduction

Repenser l'idée de nature

AURELIE CHONE, ISABELLE HAJEK ET PHILIPPE HAMMAN

Le point de départ de cet ouvrage réside dans le constat, couramment exprimé, d'une « crise », si ce n'est d'une « fin » de l'idée même de nature (Larrère, Larrère, 2003 [1997]). L'idée occidentale de nature – aussi vieille que la philosophie antique (Hadot, 2004) – serait devenue obsolète par la conjonction de deux facteurs. D'une part, la critique du dualisme opposant nature et culture a conduit à montrer que la « nature » était elle-même une production sociale et culturelle, et qu'il existait – de par le monde – différents régimes de cohabitation entre humains et non-humains (Larrère, Larrère, 2015) nous invitant à suspendre la séparation entre nature et société pour lui préférer une « écologie des relations » (Descola, 2005). À cela, la multiplication de controverses scientifiques, l'émergence de risques mal identifiés et d'*artefacts* « socio-naturels », mêlant « faits » et « valeurs », sont venues ajouter la mise en cause d'une délégation des études de la nature aux sciences dites exactes : les « sciences naturelles » (Latour, 1999). En termes réflexifs, on a affaire à des dénominations « chargées », et le terme de « sciences humaines », tout autant que celui d'« humanités », témoigne lui aussi d'un clivage construit entre sciences de l'homme et sciences de la nature. Or, l'homme faisant partie des espèces vivantes, il ne saurait y avoir séparation complète des sciences humaines et naturelles.

Ces recompositions invitent d'autant plus à investiguer les effets de la crise de la notion de nature à partir d'une approche résolument interdisciplinaire des Lettres et Sciences Humaines et Sociales, et à en donner des clés de compréhension. C'est à ces deux objectifs que répond le présent ouvrage.

Le partage nature / culture est profond ; il se situe au fondement de nos sociétés européennes et, plus largement, occidentales¹. La « maîtrise de la nature » apparaît comme un projet récurrent, pouvant remonter jusqu'au texte de la *Genèse* dans *La Bible*², et dont la modernité porte également l'empreinte. Ainsi, pour René Descartes, il appartient à l'homme d'explorer puis de maîtriser cet univers matériel qu'est la nature ; citons le philosophe :

« [...] Il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et [...] on peut trouver une [philosophie] pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie » (1966 [1637], p. 168).

L'ampleur des changements environnementaux qui affectent désormais la planète autant que celle des contradictions qui touchent les rapports des sociétés humaines à la nature sont aujourd'hui bien établies. Ce double constat s'appuie à la fois sur la mise en évidence de l'origine humaine de ces changements – il suffit de penser au changement climatique et à ses

¹ Par exemple, sur l'impact de l'émergence de l'écriture alphabétique dans ce qui est devenu le grand partage occidental entre nature et culture, voir David Abram (2013).

² *Livre de la Genèse*, chapitre 1, 28 : « Dieu les bénit et leur dit : À vous d'être féconds et multiples, de remplir la terre, de conquérir la terre, de commander au poisson de la mer, à l'oiseau du ciel, à toutes les petites bêtes ras du sol » (*La Bible*, 2001, p. 35).

conséquences en termes d'événement météorologique accentué, voire de catastrophe écologique : sécheresses, canicules, inondations, cyclones, etc. –, et sur la critique du grand partage entre « nature » et « culture » (Charbonnier, 2015) : cette opposition, souvent considérée comme évidente, c'est-à-dire impensée, n'a pas valeur d'universalité (Descola, 2005). Elle traduit, au contraire, un ethnocentrisme situé, aussi puissant qu'invisible, mais aussi invisibilisant : la répartition courante des êtres et des choses a été *construite* en tant que norme, et empêche de saisir véritablement la pluralité des relations entre hommes, animaux, végétaux et minéraux, entre humains et non-humains. Au contraire, plusieurs courants sociologiques (sociologie de la traduction, sociologie des objets intermédiaires...) en promeuvent désormais l'étude (Barbier, Trépos, 2007). C'est également vrai en géographie, où l'on souligne que « la condition humaine dans la Nature est une construction aux multiples facettes, reposant sur les perceptions, les représentations, sur les imaginaires et les cultures », variant en fonction des lieux et des époques (Guichard-Anguis, Frérot, Da Lage, 2014). Et, en ce qui concerne les relations hommes-animaux, nous pouvons aussi citer le champ interdisciplinaire des *Human-Animal Studies*, apparu aux États-Unis dans les années 1980 et qui se développe en Allemagne et en France depuis les années 2000, ainsi que les *Cultural and Literary Animal Studies*, plus spécialisées dans le domaine culturel et littéraire (Bodenburg, 2012 ; Borgards, 2015).

Si, historiquement, la « maîtrise » de la nature a justifié par la suite sa protection, à l'heure actuelle, la contradiction entre l'une et l'autre apparaît de manière de plus en plus évidente. Ainsi, la réalisation du projet de maîtrise de la nature à l'époque contemporaine induit-elle des changements à l'échelle du globe, voire une « anthropocène », une biosphère façonnée par l'action humaine (Lynas, 2011) et, de façon liée, une anthropisation / artificialisation de la nature, un rapport de « maintenance » constant à la nature, y compris au titre de sa protection – insérée dans une société technicienne. Toute une littérature l'a relevé, y compris sous l'angle éthique et des sciences écologiques. La gestion d'une « biodiversité écologiquement correcte, acceptée et jardinée » peut, de fait, « parachever la domination de la nature par l'homme » (Génot, 2008), tandis qu'une nature « incontrôlée » ferait peur (Terrasson, 2007 [1988]).

La « gestion » des forêts l'illustre, à petite échelle, parmi bien d'autres situations : le discours d'attention environnementale évoqué autour des filières de bois-énergie censées participer de la « transition » vers les énergies renouvelables ne coïncide pas avec le choix d'essences priorisées par des logiques économiques d'exploitation de la ressource. Face à ces tensions, les discours tendent au compromis permanent, celui d'une « société vert clair, alliant à la fois modernité technologique et considérations environnementales », pour reprendre l'expression de Michael Bess (2011), étudiant l'histoire de l'écologie politique dans la France de la deuxième moitié du XX^e siècle. Or, pareille posture élude la question des alternatives en tant que telles.

Elle passe également sous silence la complexité des inégalités sociales face à l'environnement (Larrère, Larrère, 2015, p. 279-300), qui ne se résument pas à des inégalités d'exposition à des risques ou des nuisances (par exemple, le fait d'habiter à proximité d'un équipement polluant³), mais renvoient aussi à la capacité des acteurs à se mobiliser et à s'intégrer *in situ* à des projets environnementaux (Faburel, 2008). Les discours promouvant des « éco-innovations » peuvent alors masquer le fait que ce qui produit des inégalités dans le champ environnemental, et vient renforcer des clivages socio-économiques (entre classes sociales, catégories socio-professionnelles, etc.), ce sont particulièrement les rapports

³ On pense notamment aux travaux devenus classiques de Robert D. Bullard (1990), démontrant aux États-Unis la sur-exposition de certaines populations, issues de milieux sociaux défavorisés et / ou de groupes ethniques (Afro-américains notamment), aux risques environnementaux, à l'exemple des pollutions des sols, etc.

différenciés des habitants face aux instruments techniques censés matérialiser à l'heure actuelle la transition écologique, avancée territorialement comme bien commun (que l'on pense à la promotion des éco-quartiers, des énergies renouvelables...).

Afin de réintroduire le questionnement de ce contexte parfois qualifié de « post-politique » (Zizek, 1999), qui n'est pas neutre, le parti que nous suivons consiste à déplier les enjeux interconnectés et tenter d'ouvrir les boîtes noires. Ces dernières sont produites politiquement et socialement, souvent en appelant au crédit de la science. On pourrait, là aussi, multiplier les exemples, à l'instar de récentes politiques et initiatives visant à réintroduire la « nature en ville », incarnée dans des espaces verts, des parcs naturels urbains et, depuis 2007 en France, des « trames vertes et bleues », suite au Grenelle de l'environnement (Clergeau, 2011 ; Blanc, Glatron, Schmitt, 2012). Dans l'affichage, il y est d'abord question de « préservation » de continuités écologiques, mais dans ce milieu fondamentalement « maîtrisé » qu'est la ville – conduisant par conséquent, et au-delà des apports d'une écologie du paysage (Clergeau, 2007) et de l'affirmation d'une « biodiversité urbaine », à *sélectionner* une nature souhaitable et / ou compatible, dans ses formes et ses composantes, *pour* le citoyen.

Face à cette situation contradictoire, complexe et inédite dans l'histoire de l'humanité, les « cadres » et les catégories pour penser ces bouleversements et guider l'action apparaissent souvent inadaptés et / ou sont l'objet de nombreux débats : doit-on attribuer une « valeur » à la nature, aux « biens naturels » ? Et cela à quel niveau, « global » ou « local » – ouvrant des possibilités de compensations écologiques, ou pas, d'un territoire à un autre, quitte à entrer dans un marché des « droits à polluer » ? Faut-il concevoir un droit spécifique pour (tous ?) les animaux ? Comment considérer les *artefacts* sociotechniques produits par la science, tels les organismes et les animaux génétiquement modifiés (OGM et AGM) ? Les politiques de « préservation » de la nature sont-elles toujours pertinentes ? L'idée même de « nature » a-t-elle *in fine* encore un sens ?

Prenant acte des limites d'approches strictement scientifiques et techniques de la nature reposant sur la primauté de la raison instrumentale, et reconnaissant la place des dimensions à la fois symboliques, sociales, culturelles et politiques des questions soulevées, ce Guide propose un état des savoirs des Lettres et Sciences Humaines et Sociales sur la nature et l'environnement, et leurs questionnements croisés. Ces deux notions apparaissent en effet corrélées, y compris dans les mises en opposition courantes : pour certains, la nature désignerait une innéité, là où l'environnement témoignerait d'un fait social, le monde en tant qu'il fait l'objet d'une prise en compte voire d'une maîtrise humaine (Duclos, 2012, p. 45). Or, une telle présentation interroge : n'y a-t-il pas là un naturalisme *versus* un anthropocentrisme ? Voire une redistribution (ou une neutralisation ?) de la place du politique lorsqu'il est question d'agir pour l'environnement ? Il y a tout lieu de se méfier de visions trop vite durcies, et l'ouvrage prétend également (ré)ouvrir des débats. En ce sens, Denis Duclos, en se référant aux travaux de Philippe Descola (2005), souligne avec raison que :

« l'humanité se partage inéluctablement entre au moins quatre conceptions logiques antagoniques de la nature :

- celle qui, coupant la pensée de la continuité naturelle, permet à la première de dominer la seconde [...] ;
- celle qui use de la nature tel un livre ouvert pour comparer, refléter nos organisations sociales et celles qui sont disponibles dans la réalité non-humaine ;
- celle qui noue un lien d'amitié avec la nature comme si elle était notre parenté ;
- et celle qui fait de la nature l'organe même de notre puissance mentale » (Duclos, 2014, p. 330).

Il y a d'autant plus intérêt à rassembler des mises au point informées et ciblées, rédigées par des spécialistes actuels issus d'un large spectre de disciplines (ethnologie,

géographie, histoire, littérature, philosophie, psychologie, sociologie, science politique, urbanisme...) et de courants de recherche, souvent internationaux, se fécondant à leur croisement (*Cultural Studies*, *Human-Animal Studies*...). On constate à la fois un décloisonnement des disciplines pour prendre en compte la complexité des enjeux de la nature et de l'environnement, et la montée en puissance d'une dimension critique à l'endroit des relations entre cultures et pouvoir. Que l'on mobilise les études postcoloniales et subalternes (Pouchepadass, 2000 ; McLeod, 2000 ; Do Mar Castro Varela, Dhawan, 2005 ; James, 2011), l'écocritique ou les études hommes-animaux, ces regards sont axés sur l'appréhension de « minorités » invisibles, qui n'ont pas droit à la parole (populations autochtones) ou ne parlent pas (animaux, forêts...). Le potentiel de rupture vaut donc non seulement au titre d'une critique d'approches scientifiques et de découpages académiques, mais aussi de la mise à jour de présupposés non questionnés, voire d'une idéologie sous-jacente à un discours occidental hégémonique (Foucault, 1966 ; Said, 2000 [1992]).

Dans ce contexte, à la fois intellectuel et proprement politique, l'ouvrage répond à une double ambition : constituer un support de référence centré sur la polysémie et l'épaisseur de l'idée de nature telle qu'elle a été développée dans les histoires culturelles européennes de la modernité, au cours des XIX^e et XX^e siècles ; et montrer comment celle-ci, dans les défis qu'elle adresse aujourd'hui aux sociétés contemporaines, reconfigure les cadres de pensée, les disciplines et leurs objets de recherche pour produire de nouveaux champs de questionnements et de pratiques.

L'historicité se révèle comme une composante majeure de la réflexivité. L'héritage de grands historiens français comme ceux de l'École des Annales est là pour le rappeler. Par exemple, le projet de Lucien Febvre visant à rénover le métier d'historien signifiait à la fois écarter le recours au déterminisme du milieu naturel pour expliquer l'évolution des sociétés – notamment par distinction avec l'école géographique allemande autour de Friedrich Ratzel –, et en même temps prôner un élargissement du champ historique, au-delà de l'histoire politique souvent présentée comme la plus légitime, pour y saisir plus largement « le ciel et les eaux, les villages et les bois, toute la nature vivante », selon les termes de son discours inaugural au Collège de France, prononcé en 1933. Ainsi Lucien Febvre parle-t-il de « possibilisme » en 1922 dans *La terre et l'évolution humaine*, rompant avec la posture de causalité linéaire qui irait du naturel au social, déterminant ce dernier. « La nature et la conformation des sols ainsi que du climat sont conçues comme un ensemble d'occasions, positives ou négatives, que l'activité humaine peut exploiter ou négliger pour se déployer. Les propriétés naturelles de l'espace apparaissent alors comme des dispositions, et non plus comme des causes, puisqu'elles ne sont pas en elles-mêmes responsables des formes sociales », analyse Pierre Charbonnier (2015, p. 203).

La dimension historique traverse l'ensemble des notices : du temps long, incarné notamment par les apports de la théologie et de la philosophie antique, et / ou du dualisme nature / culture dominant dans la pensée occidentale sur deux à trois siècles, comme le traduisent l'épistémologie des sciences de la nature, les arts et la littérature, aux quelques décennies où a émergé la crise environnementale contemporaine, jusqu'à nos jours où les Humanités environnementales se présentent comme une tentative collective, encore éparse et en cours de constitution, pour repenser le rapport de nos sociétés à la nature. Les marqueurs sont pluriels et se donnent à lire au fil des notices. Un seul exemple : l'écologie a inspiré des figures esthétiques nouvelles, mobilisant des artistes aussi bien que des urbanistes, pour produire des réalisations concrètes : coulées vertes, installations éphémères en matériaux naturels, etc. Une esthétique de la nature se diffuse ainsi progressivement, autour d'expériences se rattachant au champ du savoir, de la technique ou encore de l'aménagement. En parlant d'« esthétique verte », Loïc Fel (2009) voit « un processus vers une réconciliation avec notre environnement » ; on trouverait à l'arrière-plan une modification forte de l'idée de

nature depuis le début du XIX^e siècle en lien avec l'évolution des sciences, « de la *représentation* de la nature, avec l'émergence des disciplines scientifiques qui l'étudient, jusqu'à une *présentation* de la nature opérée par les résultats et les projections des écologues ».

La dimension critique vient compléter le regard historique. Sans doute trouve-t-on déjà dans la pensée de Karl Marx une dénonciation de l'exploitation de la nature par le capitalisme ; par exemple, dans le *Livre I* du *Capital* : « Tout progrès dans l'accroissement de la fertilité (du sol) pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité » (1983 [1867], p. 566). En 1913, le naturaliste suisse Paul Sarasin pointe également, dans son rapport à la Conférence internationale pour la protection de la nature, à Berne, ces mêmes méfaits, à l'exemple des transformations de la pêche en Norvège au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle : « Stimulés par la concurrence, les brasseurs d'argent organisèrent une guerre d'extermination ; la pêche ordinaire basée sur une exploitation rationnelle des ressources animales fit place à une exploitation éhontée au profit des capitalistes. L'appât de gros gains parsema la mer de fonderies d'huiles flottantes et extermina les espèces animales pour les convertir en monnaies sonnantes » (cité par Deléage, 2010, p. 263). La solution réside-t-elle alors dans une appropriation des moyens de production, au sens marxiste ? Pas strictement, si l'on en croit Ivan Illich, notamment dans *La convivialité*, pour lequel « aussi longtemps qu'on attaquera le trust Ford pour la seule raison qu'il enrichit M. Ford, on entretiendra l'illusion que les usines Ford pourraient enrichir la collectivité » ; à l'« industrialisation du manque », il oppose ce qu'il nomme la « structure conviviale », c'est-à-dire sortir du système industriel tel qu'il prédétermine les besoins, inverser donc la place de la science et de la technologie modernes en regard de l'activité humaine, à la fois pour une « amélioration de l'environnement » et une émancipation de l'homme par rapport à l'institution (Illich, 2004 [1973], p. 471-489). En ce sens, la pensée de la décroissance « renoue avec les critiques de la marchandise comme forme centrale et aliénante des sociétés développées, mais sous un angle nouveau [...]. La décroissance ne reprend pas le flambeau des marxismes hétérodoxes productivistes [mais] au contraire appelle à une émancipation des besoins marchands et des techniques industrielles qui permettrait d'ouvrir de nouveaux chemins pour l'évolution des sociétés » (Bayon, Flipó, Schneider, 2012 [2010], p. 32).

Là n'est pas tout. Si les débats contemporains autour de la problématique environnementale retiennent largement, et à bon droit, les contributeurs, en particulier pour dégager les contradictions fréquentes entre les positions scientifiques ou technologiques et les perceptions sociales, voire les inégalités socio-économiques, l'ouvrage va plus en profondeur, grâce à une confrontation des points de vue qui se lit également à travers la diversité des approches dans le corpus des notices. On pense par exemple à la critique des positions occidentales fondées sur le dualisme nature / culture : les notices proposées par des ethnologues restituent fort bien les points de vue des peuples indigènes qui ignorent ou refusent un tel dualisme, et permettent ainsi une mise à distance de fausses évidences. Cette pluralité des regards, que nous n'avons nullement cherché à gommer artificiellement, transparait aussi dans la mise en relation de certaines notices portant sur des thèmes proches et les abordant avec un outillage ou des hypothèses scientifiques différents (esthétique de l'environnement et esthétique de la nature, par exemple).

Elle vient enfin enrichir un espace de débats, auquel nous voulons apporter notre pierre. C'est le cas, d'une part, dans des approches plus engagées et militantes, parmi lesquelles l'écopsychologie et l'écoformation, entre autres. Par exemple, selon la psychanalyste Marie Romanens et le psychologue Patrick Guérin (2010), « l'état de dégradation de la planète nous renvoie à nous-mêmes : la pollution extérieure traduit notre pollution intérieure. L'origine du problème se trouve dans le modèle dominant de l'Occident,

un modèle qui nous pousse depuis des siècles à nous séparer du sauvage, c'est-à-dire de ce qui, en nous et autour de nous, échappe à notre contrôle. Si nous voulons préserver la planète, il est crucial de renouer avec la nature un lien d'appartenance, de rétablir le dialogue. Cela exige de nous une transformation à la fois personnelle et collective ». C'est également vrai, d'autre part, dans des approches comparées, qui invitent à leur tour au décroïsonnement ; ainsi, les trois contributions abordant l'émergence d'une pensée écologique dans le monde germanophone, dans les pays nordiques et en France ne manquent-elles pas de faire référence à la pensée écologique anglo-saxonne et ses cheminements de réappropriation. Le lecteur pourra ainsi, au final, appuyer sa propre réflexion.

L'originalité et la portée premières de ce volume tiennent, de la sorte, au projet qu'il nourrit transversalement : celui d'apporter, par des lectures interdisciplinaires, une contribution aux débats actuels relatifs à la suspension de la distinction homme / nature en particulier à l'aune des déplacements de frontières repérés en relation avec d'autres catégorisations, d'autres énonciations et / ou rapports au monde et au devenir, à l'instar du développement durable, ou lorsque certains mettent en avant l'heuristique d'une nature intérieure et d'autres adoptent une perspective relationnelle, par exemple en termes d'environnementalisation. Comme l'expriment Claudette Lafaye et Laurent Thévenot (1993), bien que la question écologique se soit davantage diffusée par la médiation politique au cours des dernières décennies, à l'exemple du Sommet de la Terre de Rio en 1992, il n'existe pas de « cité écologique » (c'est-à-dire un ensemble cohérent de justifications basé sur une conception du bien commun) autonome et clairement délimitée : l'environnement percole et se dilue dans les différentes sphères de l'activité sociale. Cette entrée de l'environnement dans la société (Mélard, 2008) a pour corollaire que les solutions aux problèmes environnementaux sont fréquemment présentées comme des réponses socio-techniques et gestionnaires. Le déploiement de « technologies vertes », consistant, par exemple, à réduire les déchets dans les *process* de fabrication industriels, est ici symptomatique.

Dans leur ensemble, les contributions rassemblées permettent de mieux comprendre pourquoi et comment, sinon avec quelles difficultés, la notion de nature est encore utilisée, en évitant le double piège de l'essentialisme et du relativisme. La lecture des notices le montre : ce sont parfois des termes très proches qui sont affichés, et conduisent pourtant à des contenus différents voire divergents, et ailleurs des approches substantielles convergentes qui apparaissent sous un affichage *a priori* peu congruent. « À côté » de « la nature », en relation ou par distinction, sont apparues d'autres mises en mots qui se renouvellent et s'entrecroisent au fil des entrées thématiques proposées. L'idée de nature n'en ressort pas remise en cause, mais bien confirmée dans son épaisseur, à travers les renouvellements qui s'opèrent, tant du point de vue des énonciations / théorisations que des pratiques / applications dans le monde social.

Guide pensé à la fois comme commode et analytique grâce à ses différents modes de consultation possibles, l'ouvrage est également original tant par son statut que par les fils conducteurs qui le traversent. En termes de format et de projet scientifique, d'abord, le volume se distingue de la littérature disponible actuellement pour approcher les questionnements de la nature. En effet, il ne s'agit ni d'une anthologie – comme celle proposée en 2014 par Dominique Bourg et Augustin Fragnière, *La pensée écologique*, qui introduit et fait dialoguer des extraits de textes fondateurs, à la croisée de l'écologie scientifique et politique –, ni d'un dictionnaire classique, devant par définition payer le tribut de courtes notices – par exemple, Frédéric Bioret, Roger Estève et Anthony Sturbois (dir.), *Dictionnaire de la protection de la nature*, en 2010 –, ou d'un ouvrage-panorama, qui pourra s'étendre aux apports des sciences dites exactes mais en privilégiant la forme de fiches – on peut penser à Agathe Euzen, Laurence Eymard et Françoise Gaill (dir.), *Le développement durable à découvert*, en 2013. Il ne s'agit pas davantage d'un manuel produit sur une base

disciplinaire – à l'exemple du *Manuel de sociologie de l'environnement*, dirigé par Rémi Barbier *et al.*, publié en 2012 – ; ou encore d'une approche épistémologique unique pour tenter de conjuguer des savoirs différents, en optant le plus souvent pour la trame historique – on peut signaler notamment, en sociologie, Bernard Kalaora et Chloé Vlassopoulou, *Environnement, société et politique : pour une sociologie de l'environnement*, en 2013 ; ou, en histoire, Grégory Quenet, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, en 2014. Enfin, il ne s'agit pas non plus de faire le tour d'un seul objet, au risque d'en faire un prisme de réflexion sur la pluralité du champ de la nature. C'est notamment le cas à l'heure actuelle dans le lien à la ville, si l'on pense en 2014 à la synthèse de Philippe Clergeau et Nathalie Machon, *Où se cache la biodiversité en ville ?*, visant à restituer la complexité de la présence végétale et animale en milieu urbain et invitant ainsi le citoyen à « participer » d'une « ville écologiquement durable » ; ou à l'état de l'art systémique de l'influence du végétal urbain sur différents indicateurs de la durabilité urbaine (maîtrise de l'énergie, qualité de l'air, empreinte carbone...) proposé également en 2014 par Marjorie Musy (dir.), *Une ville verte*.

Nous avons, au contraire, souhaité croiser les regards et décloisonner les approches plurielles de l'enjeu « nature », en élargissant une focale d'abord occidentale par des incursions raisonnées en direction de cultures non-occidentales. En particulier, parmi les recherches développées dans le monde occidental, les chercheurs français semblent moins avancés que les anglo-saxons (en particulier l'Amérique du nord) en matière d'études transversales sur la nature (éthique environnementale, écocritique, *Human-Animal Studies*...). On peut alors s'interroger : ce constat ne traduirait-il pas un certain état d'esprit, en France, tendant parfois à associer à l'idée de nature et à la pensée écologique en général une idéologie réactionnaire, voire d'extrême-droite, un fascisme prônant la haine des hommes (Gauchet, 1990 ; Ferry, 1992) ? Il nous a semblé d'autant plus important de ne pas se limiter aux représentations de la nature globalement partagées dans la sphère culturelle occidentale (Europe et États-Unis), y compris pour comprendre les relations à la nature des peuples traditionnels et / ou non-occidentaux. L'ouvrage est, de ce point de vue, sans équivalent en langue française. Il est également tout à fait original par rapport à la littérature anglo-saxonne qui propose davantage, avec succès ces dernières années, des *Handbooks*. On peut ainsi relever, entre autres, récemment : *A Companion to Environmental Philosophy* (Wiley-Blackwell) ; *A Companion to Environmental Geography* (Wiley-Blackwell) ; *The Routledge Handbook of Urban Ecology* (Routledge) ; *Handbook of Sustainable Development* (Edward Elgar Publishing) ; *Routledge International Handbook of Social and Environmental Change* (Routledge). Ce constat d'un regain d'intérêt sur une pluralité de dimensions confirme en même temps le fait que les regards disciplinaires et les approches en termes d'environnement restent dominants.

En effet, parmi cette production de *Handbooks*, on recense d'abord des volumes marqués plus volontiers, au tournant des années 2000, par la montée en force des *Environmental Studies* comme une spécialité reconnue au sein de disciplines des Sciences Humaines et Sociales, à l'instar du *Handbook of Environmental Sociology*, paru en 2002, sous la direction de Riley E. Dunlap et William Michelson, ou, autre exemple, du *Handbook of Environmental Psychology*, en 2003, sous la direction de Robert B. Bechtel et Arza Churchman, demeurant peu ou prou dans une logique disciplinaire. D'autres *Handbooks* correspondent plus nettement à des regards interdisciplinaires, mais ils sont davantage tournés, à partir des années 2010, vers un questionnement des catégories de l'action (publique), tel *The Oxford Handbook of Climate Change and Society*, publié en 2011 par John S. Dryzek, Richard B. Norgaard et David Schlosberg, dont l'objectif affiché est bien de répondre à la question du « comment agir ? » face au changement climatique, ou *The Sage Handbook of Environmental Change*, dirigé par John A. Matthews *et al.* en 2012, ou encore le *Handbook of Global Environmental Politics* proposé par Peter Dauvergne en 2012, lequel

embrasse une perspective interdisciplinaire pour relier *Global Politics* et *Environmental Change*. On citera également le *Routledge International Handbook of Social and Environmental Change*, paru en 2014, dirigé par Stewart Lockie, David A. Sonnenfeld et Dana R. Fisher, dont l'interrogation forte sur les cadres de pensée d'une co-évolution entre nature et société reste néanmoins marquée par des affinités académiques (sociologie, science politique, géographie, anthropologie), écartant les études littéraires et culturelles.

Certes, des focales davantage transverses connaissent désormais un intérêt croissant, mais elles restent limitées. D'une part, elles renvoient plus spécifiquement à certaines traditions de recherche mieux installées chez les universitaires anglo-saxons que dans les espaces francophones, à l'instar du champ des *Human-Animal Studies* : mentionnons le *Routledge Handbook of Human-Animal Studies* édité par Garry Martin et Susan McHugh en 2014. D'autre part, elles s'incarnent d'abord dans des recueils d'essais, destinés à un public déjà sensiblement au fait de tel ou tel courant de pensée. Parmi d'autres, les publications ayant trait à l'écocritique et au champ de la critique littéraire environnementale le traduisent de façon constante, du *Handbook* de Cheryll Glotfelty et Harold Fromm (eds.), *The Ecocriticism Reader : Landmarks in Literary Ecology*, publié en 1996, au nouvel *Oxford Handbook of Ecocriticism*, paru en 2014 sous la direction de Greg Garrard, en passant par les publications de Laurence Coupe (ed.), *The Green Studies Reader : From Romanticism to Ecocriticism*, en 2000 ; Michael P. Branch et Scott Slovic (eds.), *The ISLE Reader. Ecocriticism, 1993-2003*, en 2003 ; Laurenz Volkmann *et al.*, *Local Natures, Global Responsibilities : Ecocritical Perspectives on the New English Literatures*, en 2010 ; ou encore Louise Westling (ed.), *The Cambridge Companion to Literature and the Environment*, paru en 2013.

On ne dispose donc pas à ce jour d'un ouvrage de référence transversal réinterrogeant la problématique de « la nature », et c'est ce manque que nous avons souhaité combler, en focalisant sur la façon dont la prise en compte de la nature en Lettres et Sciences Humaines et Sociales reconfigure les domaines disciplinaires et leurs objets de recherche dans de nouveaux champs de questionnement. Des « humanités environnementales⁴ » ne seraient-elles pas en train d'émerger en Europe depuis quelques années ? C'est à une telle enquête qu'entend se livrer ce Guide.

Dans cette optique, deux grandes parties le structurent, tout en laissant ouverts aux lecteurs des chemins de traverse. Elles ont pour objectif de proposer un parcours raisonné : d'une part, en termes de progression logique au sein des disciplines et entre elles, lorsque celles-ci, travaillées de l'intérieur, sont conduites au dialogue interdisciplinaire, et suivant un souci de recul sur les pratiques ; et, de l'autre, à travers une sélection de thématiques mises en débat, à partir des façons dont elles sont saisies et appropriées dans le monde social, cette fois. Transversalement, il s'agit d'articuler une triple grille d'analyse : par les objets, par les notions et par les acteurs, appelant à se départir d'une partition duale sujet / objet.

La *première partie* concerne la production des savoirs sur la nature, autrement dit *comment penser la nature*, à partir de points de vue issus des Humanités au sens large (Lettres, philosophie, Sciences Humaines et Sociales). Offrant une réflexion critique du chercheur sur sa propre pensée, elle vise à dépasser les appels récurrents, devenus traditionnels, à une connaissance « systémique », « complexe » et « intégrée » qui ont été formulés depuis la dernière moitié du XX^e siècle (Mathieu, Jollivet, 1989). Au contraire, nous nous intéressons, de façon concrète et à partir d'entrées significatives, à la production, aux transferts et à la circulation des savoirs entre les disciplines, entre les espaces nationaux et culturels, sur la question de la « nature ». Sans chercher à présenter une synthèse exhaustive et unifiée des travaux existants, nous entendons à la fois rendre compte d'un certain nombre d'approches disciplinaires spécialisées (approches philosophiques de la nature, droit de

⁴ À l'instar du portail français : <http://humanitesenvironnementales.fr/>. Consulté le 21/08/2015.

l'environnement, sociologie de l'environnement, etc.), et d'un mouvement de reconfiguration des disciplines et de leurs objets dans la production inédite de « nébuleuses » et champs de questionnement interdisciplinaires relativement récents (ainsi du succès de la particule *éco* : écospiritualité, écosophie, écopsychologie, écologie urbaine, écologie industrielle, écoformation, écoféminisme, etc.) et peu explorés à ce jour de façon conjointe et dans leur pluralité.

La *deuxième partie* porte sur les imaginaires et les usages de la nature qui ont été explorés par les Lettres et les Sciences Humaines et Sociales : *comment vivre avec la nature*, vivre ensemble, humains et non-humains, dans un monde menacé ? Nous montrons cette fois comment les savoirs présentés en première partie sont appliqués sur des objets, et par quels processus leur prise sur le réel s'opère, éloignant plus ou moins, selon les contextes disciplinaires, les oppositions binaires sujet / objet. Là encore, nous entendons favoriser le dialogue entre certains objets constitués depuis fort longtemps (à l'instar de thèmes classiques tels que la forêt, la montagne, l'eau, etc.) et d'autres apparus de façon plus récente *via* l'émergence de nouveaux énoncés. Tantôt composites tantôt hybrides, ceux-ci peuplent les débats ambiants actuels (changement climatique, risque naturel, énergies renouvelables, injustices environnementales, etc.) et nécessitent une mise à distance informée, que permet la diversité des focales, temporelles et spatiales, retenues. Sans céder ni à une lecture catastrophiste de l'avenir de la planète, ni à la croyance en une toute puissance de la science et du progrès, mais sans les gommer non plus, c'est bien ce que la « crise » de la nature veut dire aujourd'hui que nous dépeignons.

Ceci ressort à la fois touche par touche et dans une figuration d'ensemble de la finitude du monde, qui laisse prise à des controverses : écocide ou transition, par exemple, ou encore durabilité ou décroissance – schématiquement, la décroissance pose que les activités humaines épuisent les ressources irréversiblement, là où la durabilité endosse une compatibilité, moyennant le partage des bénéfices de la croissance et ses conditions environnementales. Ces débats donnent à voir les deux faces d'une même problématique, et il s'agit alors d'éviter d'avaliser des oppositions trop simplistes. Par exemple, en tant que capacité de retour à un état antérieur (qui ne signifie pas forcément initial), après une catastrophe naturelle ou une pollution – à partir des travaux d'écologie de Crawford S. Holling (1973) –, la résilience est souvent présentée comme le pendant « positif » de la vulnérabilité, qui porte sur les fragilités du système socio-écologique face à des perturbations (Turner *et al.*, 2003). « Dans le domaine de l'environnement, penser la résilience, c'est réfléchir à la manière dont les systèmes socio-écologiques répondent aux perturbations, s'adaptent tout en conservant leurs fonctions fondamentales et leur structure, ou se transforment », résumant Raphaël Mathevet et François Bousquet (2014). Or, les tenants de la résilience privilégient des approches systémiques et écologiques, et ceux de la vulnérabilité des entrées par les acteurs et les processus socio-politiques, soit des échelles sociales et spatiales différentes (Miller *et al.*, 2010). À ce titre, outre celle des références paradigmatiques, c'est aussi à la diversité des démarches entreprises par les uns et les autres que notre ouvrage se veut attentif.

C'est bien cette même attention à ne pas se contenter de découpages binaires dépendant des besoins moraux, sociaux et inconscients des sociétés qui produisent les « sciences » (Lenoble, 1969), qui guide l'organisation de l'ouvrage dans son ensemble et dans chacune de ses parties, à commencer par le fait de repenser la division « classique » sujet / objet présente dans bien des études sur la nature.

La première partie du volume reconstitue ainsi des généalogies de pensées de la nature, au sein desquelles les réflexions sur l'écologie comme champ intellectuel apparaissent comme un élément pivot dans les références qui se donnent à lire. Or, la critique de la pensée écologiste souligne en particulier ce qui serait une lecture duale entre pessimisme et confiance

dans le progrès, scientifique et humain. Plusieurs débats ont été ouverts : ici, en termes de tension entre Lumières françaises *versus* romantisme allemand (et sa filiation *völkisch...*) – d’aucuns rapportant, par exemple, la critique de la société industrielle présente dans l’écologie d’Ivan Illich (2004) à cette deuxième ascendance ; ailleurs, sur les conservatismes, voire la dimension réactionnaire de l’écologie politique (entre autres, voir Ferry, 1992 ; François, 2012) ; enfin, entre nature extérieure (monde phénoménal) et nature intérieure des choses (chose en soi). Au-delà des vues échangées, il ressort de ces controverses une tendance à un clivage binaire et exclusif : deux systèmes initiaux (modernisme / romantisme) qui s’opposeraient nécessairement, et induiraient des ambiguïtés dans l’écologie. Sur ce plan, un apport du présent ouvrage consiste précisément à rendre toute son épaisseur à l’idée de nature, en montrant que les oppositions ne se valent pas toujours : leur polarité peut en effet nous aider, aujourd’hui, à identifier ce que la société tient pour souhaitable comme degré d’artificialisation de la nature (Larrère, Larrère, 2003 [1997]).

La dimension du « sujet » gagne ainsi à être déconstruite ; telle est bien la piste empruntée dans les contributions de la première partie : le débat initialement situé entre les Lumières et le romantisme peut se relire suivant une vision holiste du social *versus* l’affranchissement des individus. Il en est question *via* les enjeux de traduction entre tradition et modernité, communauté et individu : que ce soient les communautés au sens de l’ethnologie, ou les savoirs locaux et le sens donné au « local », ou encore la problématique de l’ethnocentrisme, importante chez Philippe Descola (2005) et réinterrogée dans plusieurs notices, qui peut faire écho à un « ethnocentrisme à l’envers » accolé aux critiques de passéisme adressées par certains à la pensée écologique. À cela s’ajoutent la déconstruction d’un sujet occidental impérialiste par les *Cultural Studies*, notamment dans le courant *Postcolonial Green* (Roos, Hunt, 2010) et les *Cultural and Literary Animal Studies*, ainsi que la critique de la raison instrumentale grâce à la prise en compte de dimensions symboliques (dans l’écoformation, par exemple) et spirituelles (pensons à cette vaste nébuleuse qu’est l’écospiritualité). Un autre dualisme semble devoir être peu à peu remis en question : celui de relations à la nature clivées entre Orient et Occident. En effet, de nombreux contributeurs le pointent, le rapport à la nature ne s’inscrit pas dans une opposition binaire et unique, mais dans un « champ tensionnel », pour reprendre l’expression de François Jullien (2014) à propos du paysage. Ce dernier souligne ce que l’Occident a oublié en définissant le paysage comme « la partie d’un pays que la nature présente à un observateur », c’est-à-dire en opposant un sujet regardant à un spectacle regardé :

« En nommant le paysage “montagne(s)-eau(x)”, la Chine, qui est la première civilisation à avoir pensé le paysage, nous sort puissamment de tels partis pris. Elle dit la corrélation du Haut et du Bas, de l’immobile et du mouvant, de ce qui a forme et de ce qui est sans forme, ou encore de ce qu’on voit et de ce qu’on entend... Dans ce *champ tensionnel* instauré par le paysage, le perceptif devient en même temps affectif ; et de ces formes qui sont aussi des flux se dégage une dimension d’“esprit” qui fait entrer en connivence. Le paysage n’est plus affaire de “vue”, mais du vivre. Une invitation à remonter dans les choix impensés de la Raison ; ainsi qu’à reconsidérer notre implication plus originaire dans le monde » (Jullien, 2014, 4^e de couverture)

Par rapport aux discussions sur les pensées écologiques qui associent assez fréquemment, deux par deux, conservatisme et pessimisme (ou catastrophisme) *versus* liberté et progrès, héritage rationaliste de la philosophie antique et universalité d’une pensée mythique, mystique et symbolique, dans les modes de convocation des relations à la nature, nous entendons privilégier un raisonnement en termes dialectiques. C’est pourquoi, à travers l’organisation des notices rassemblées dans la deuxième partie, nous déplaçons autrement la dimension de l’« objet », à travers les applications de la question de la « nature » ancrées dans le monde social. En écho aux tensions repérées dans les parcours intellectuels qu’analyse la

première partie, ces dernières laissent apparaître des entrées s'affiliant plutôt vers un pôle ou l'autre – par exemple, catastrophe naturelle / transition – mais sans céder à des visions abstraites, grâce aux nombreuses recherches de terrain restituées, et en insistant sur la dimension processuelle de ces enjeux à l'heure actuelle, hors de toute conception fixiste. Ceci rappelle l'actualité de la pensée de Hans Jonas (1990 [1979]) dans son analyse des possibilités de vie qu'il qualifie d'authentiquement humaine sur notre planète, c'est-à-dire *comment* continuer la vie et donc l'exercice des libertés, en contexte de finitude. S'appuyer sur la tension couramment avancée entre conservatisme et liberté permet de repenser l'idée de nature à la condition d'intégrer ensuite la question des procédures et des chemins suivis pour atteindre ce projet – et ces derniers, eux, sont multiples, politiquement et socialement. C'est bien là que se repèrent les imaginaires et les usages de la nature, y compris pour l'action d'un vivre ensemble.

Ces grandes entrées offrent un double niveau de lecture, à destination d'un public d'étudiants, d'enseignants et de chercheurs, et, de manière plus large, de tout citoyen s'intéressant aux questions environnementales dans nos sociétés contemporaines : d'une part, en termes de savoirs, domaines d'investigation, objets, notions et acteurs ; et, de l'autre, en se façonnant son propre itinéraire grâce aux déclinaisons proposées en plus de cinquante notices au total – adossées sur un système de renvois internes.

C'est là une autre force de l'ouvrage que nous voudrions souligner : notre projet scientifique s'appuie sur un panorama ample, sans prétention à la complétude, mais invitant à réinterroger des visions du monde. Pour cela, chaque notice est traitée par un ou des spécialistes du sujet, à commencer par des auteurs de tout premier plan, sans oublier la « jeune recherche » en ce qu'elle propose de plus innovant sur les problématiques d'actualité. Tous ont été invités à s'exprimer suivant un format qui autorise la précision et le débat dans le dialogue des savoirs et des connaissances.

Dans cette démarche exigeante, nous avons pu compter sur le soutien de la Maison interuniversitaire des sciences de l'homme – Alsace (Misha), dans le cadre du programme de recherche 2013-2016 « *La nature à la lettre. Écritures et production des savoirs sur la nature dans l'Europe moderne et contemporaine* », à l'origine de la conception et de la réalisation du présent ouvrage⁵. Nous tenons à remercier la Misha, sa direction et ses personnels, pour leur appui, financier bien sûr, ayant rendu possible cette publication, et matériel, tout au long des séminaires, journées d'étude et colloques qui ont ponctué le programme. Ces manifestations ont, par les présentations conduites et les échanges suscités avec les nombreux chercheurs qui nous ont fait l'honneur de s'y associer, véritablement jeté des ponts entre les disciplines et, par là, les bases des réflexions ici regroupées. Au-delà des auteurs qui ont livré une notice, nous souhaitons saluer tous les contributeurs des cinq journées thématiques et du colloque tenus à Strasbourg en 2013-2014⁶, ainsi que les participants réguliers et les collègues qui ont aidé, d'une façon ou d'une autre, à leur succès.

⁵ Programme porté par Isabelle Hajek et Philippe Hamman (Laboratoire Sociétés, Acteurs, Gouvernement en Europe (Sage), UMR 7363 CNRS-Université de Strasbourg), en collaboration avec Aurélie Choné et Thomas Mohnike, EA 1341 Études germaniques (Université de Strasbourg), et Peter Schnyder, EA 4363 Institut de recherche en langues et littératures européennes (Université de Haute-Alsace).

⁶ Journées d'étude : La forêt entre savoirs et imaginaires dans les mondes asiatiques et germaniques ; Des hommes et des animaux : savoirs, représentations, interactions (avec le programme De la *Lebensreform* à l'altermondialisme, GIS Mondes germaniques, Strasbourg) ; La nature « projetée ». Appropriations, usages et représentations de la nature ; L'invention de la nature : À la croisée des savoirs, des disciplines et des imaginaires ; et L'eau entre savoirs et imaginaires ; ainsi que le colloque La ruralité entre savoirs et imaginaires, en lien avec l'Institut d'urbanisme et d'aménagement régional (IUAR) de l'Université de Strasbourg.

Chaque notice a été évaluée par deux experts, puis réécrite et consolidée pour assurer la pleine cohérence du livre. Aussi voulons-nous tout spécialement marquer notre reconnaissance à l'endroit de l'ensemble des auteurs, qui ont accepté de suivre ce processus exigeant et de nous faire confiance dans le pari qu'a constitué la réalisation d'un tel ouvrage, à la fois ambitieux sur le plan scientifique et accessible à des lectorats variés. Nous exprimons également une sincère gratitude à l'égard de nos laboratoires de rattachement à Strasbourg – le laboratoire Sociétés, acteurs, gouvernement en Europe (Sage, UMR 7363) et l'équipe d'accueil 1341 Études germaniques –, qui ont favorisé la présente publication par leurs encouragements, ainsi qu'envers l'Institut d'urbanisme et d'aménagement régional (IUAR), pour la précieuse subvention accordée. Enfin, nous sommes redevables à Estelle Czerny, ingénieure d'études à l'UMR Sage, particulièrement pour son aide à la mise en page du manuscrit et à la réalisation de l'index des noms propres.

Puisse maintenant le lecteur s'approprier ce Guide, et à son tour contribuer à la discussion...

Bibliographie

- ABRAM David, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013.
- ATKINSON Giles, DIETZ Simon, NEUMAYER Eric (eds.), *Handbook of Sustainable Development*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2007.
- BARBIER Rémi, BOUDES Philippe, BOZONNET Jean-Paul, CANDAU Jacqueline, DOBRE Michelle, LEWIS Nathalie, RUDOLF Florence (dir.), *Manuel de sociologie de l'environnement*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.
- BARBIER Rémi, TREPOS Jean-Yves, « Humains et non-humains : un bilan d'étape de la sociologie des collectifs », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2007, 1 (1), p. 35-58.
- BAYON Denis, FLIPO Fabrice, SCHNEIDER François (dir.), *La décroissance. Dix questions pour comprendre et débattre*, Paris, La Découverte, 2012 [2010].
- BECHTEL Robert B., CHURCHMAN Arza (eds.), *Handbook of Environmental Psychology*, New York, Wiley, 2003.
- BESS Michael, *La France vert clair. Écologie et modernité technologique. 1960-2000*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2011.
- Bible (La)*, Paris, Bayard, 2001 (nouvelle trad.).
- BIORET Frédéric, ESTEVE Roger, STURBOIS Anthony (dir.), *Dictionnaire de la protection de la nature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- BLANC Nathalie, GLATRON Sandrine, SCHMITT Guillaume, « Trames vertes urbaines : recherches en sciences humaines et sociales », *Développement durable et territoires*, 3 (2), 2012, <http://developpementdurable.revues.org/9370>. Consulté le 11/01/2015.
- BODENBURG Julia, *Tier und Mensch. Zur Disposition des Humanen und Animalischen in Literatur, Philosophie und Kultur um 2000*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 2012.
- BORGARDS Roland (ed.), *Tiere. Ein kulturwissenschaftliches Handbuch*, Stuttgart, Metzler, 2015.
- BOURG Dominique, FRAGNIERE Augustin (dir.), *La pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014.
- BRANCH Michael P., SLOVIC Scott (eds.), *The ISLE Reader. Ecocriticism, 1993-2003*, Athens-London, The University of Georgia Press, 2003.
- BULLARD Robert D., *Dumping in Dixie : Race, Class and Environmental Quality*, Westview Press, Boulder, Co, 1990.

- CASTREE Noel, DEMERITT David, LIVERMAN Diana, RHOADS Bruce (eds.), *A Companion to Environmental Geography*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 2009.
- CHARBONNIER Pierre, *La fin d'un grand partage. Nature et société, de Durkheim à Descola*, Paris, CNRS Éditions, 2015.
- CLERGEAU Philippe, *Une écologie du paysage urbain*, Rennes, Éditions Apogée, 2007.
- CLERGEAU Philippe (dir.), *Ville et biodiversité. Les enseignements d'une recherche pluridisciplinaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Espace et territoires », 2011.
- CLERGEAU Philippe, MACHON Nathalie, *Où se cache la biodiversité en ville ?*, Versailles, Éditions Quæ, 2014.
- COUPE Laurence (ed.), *The Green Studies Reader : From Romanticism to Ecocriticism*, London-New York, Routledge, 2000.
- DAUVERGNE Peter (ed.), *Handbook of Global Environmental Politics*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2012 (2nd ed.).
- DELEAGE Jean-Paul, *Histoire de l'écologie. Une science de l'homme et de la nature*, Paris, La Découverte, 2010.
- DESCARTES René, *Discours de la méthode, 6^e partie*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1966 [1637].
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.
- DO MAR CASTRO VARELA Maria, DHAWAN Nikita, *Postkoloniale Theorie. Eine kritische Einführung*, Bielefeld, Transcript, 2005.
- DOUGLAS Ian, GOODE David, HOUCK Mike, WANG Rusong (eds.), *The Routledge Handbook of Urban Ecology*, London-New York, Routledge, 2015 (2nd ed.).
- DRYZEK John S., NORGAARD Richard B., SCHLOSBERG David (eds.), *The Oxford Handbook of Climate Change and Society*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- DUCLOS Alexandre, « Socio-anthropologie de l'environnement : triomphe de l'acosmisme ? », in : Poirot-Delpech Sophie, Raineau Laurence (dir.), *Pour une socio-anthropologie de l'environnement*, t. 1 : *Par-delà le local et le global*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 45-55.
- DUCLOS Denis, « Critique du combat nature / culture : éloge de la pluralité », in : Charles Lionel, Lange Hellmuth, Kalaora Bernard, Rudolf Florence (dir.), *Environnement et sciences sociales en France et en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 319-341.
- DUNLAP Riley E., MICHELSON William (eds.), *Handbook of Environmental Sociology*, London, Greenwood Press, coll. « Social Science », 2002.
- EUZEN Agathe, EYMARD Laurence, GAILL Françoise (dir.), *Le développement durable à découvert*, Paris, CNRS Éditions, 2013.
- FABUREL Guillaume, « Les inégalités environnementales comme inégalités de moyens des habitants et des acteurs territoriaux », *Espace Populations Sociétés*, 1, 2008, p. 111-126.
- FEBVRE Lucien, *La terre et l'évolution humaine : introduction géographique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du livre, 1922.
- FEL Loïc, *L'esthétique verte : de la représentation à la présentation de la nature*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2009.
- FERRY Luc, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, 1992.
- FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- FRANÇOIS Stéphane, *L'écologie politique : une vision du monde réactionnaire ? Réflexions sur le positionnement idéologique de quelques valeurs*, Paris, Éditions du Cerf, 2012.

- GARRARD Greg (ed.), *The Oxford Handbook of Ecocriticism*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2014.
- GAUCHET Marcel, « Sous l'amour de la nature, la haine des hommes », *Le Débat*, 60 (3), 1990, p. 247-250.
- GENOT Jean-Claude, *La nature malade de la gestion*, Paris, Éditions Sang de la Terre, 2008.
- GLOTFELTY Cheryll, FROMM Harold (eds.), *The Ecocriticism Reader : Landmarks in Literary Ecology*, Athens-London, University of Georgia Press, 1996.
- GUICHARD-ANGUIS Sylvie, FREROT Anne-Marie, DA LAGE Antoine (dir.), *Natures, miroirs des hommes ?*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- HADOT Pierre, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, 2004.
- HOLLING Crawford S., « Resilience and Stability of Ecological Systems », *Annual Review of Ecology and Systematics*, 4, 1973, p. 1-23.
- ILLICH Ivan, *Œuvres complètes*, t.1 : *Libérer l'avenir - Une société sans école - La Convivialité - Némésis médicale - Énergie et équité*, Paris, Fayard, 2004 (originaux publiés de 1971 à 1975).
- JAMES Erin, « Postcolonial Green : Environmental Politics and World Narratives », *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, 18 (4), 2011, p. 891-893.
- JAMIESON Dale (ed.), *A Companion to Environmental Philosophy*, Hoboken, Wiley-Blackwell, coll. « Blackwell Companions to Philosophy Series », 2001.
- JONAS Hans, *Le principe responsabilité : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Éditions du Cerf, 1990 (trad. fr. de *Das Prinzip Verantwortung*, 1979).
- JULLIEN François, *Vivre de paysage ou l'impensé de la raison*, Paris, Gallimard, 2014.
- KALAORA Bernard, VLASSOPOULOU Chloé, *Environnement, société et politique : pour une sociologie de l'environnement*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2013.
- LAFAYE Claudette, THEVENOT Laurent, « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue Française de Sociologie*, 34 (4), 1993, p. 495-524.
- LARRERE Catherine, LARRERE Raphaël, *Du bon usage de la nature*, Paris, Flammarion, 2003 [1997].
- LARRERE Catherine, LARRERE Raphaël, *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2015.
- LATOUR Bruno, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, coll. « Armillaire », 1999.
- LENOBLE Robert, *Histoire de l'idée de nature*, Paris, Albin Michel, 1969.
- LOCKIE Stewart, SONNENFELD David A., FISHER Dana R. (eds.), *Routledge International Handbook of Social and Environmental Change*, London-New York, Routledge, 2014.
- LYNAS Mark, *The God Species : How the Planet can Survive the Age of Humans*, London, Harper Collins, 2011.
- MARTIN Garry, MCHUGH Susan (eds.), *Routledge Handbook of Human-Animal Studies*, London-New York, Routledge, 2014.
- MARX Karl, *Le Capital, Livre I*, Paris, Éditions sociales, 1983 [1867].
- MATHEVET Raphaël, BOUSQUET François, *Résilience et environnement. Penser les changements socio-écologiques*, Paris, Buchet-Chastel, 2014.
- MATHIEU Nicole, JOLLIVET Marcel (dir.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan-Association des ruralistes français, 1989.
- MATTHEWS John A., BARTLEIN Patrick J., BRIFFA Keith R., DAWSON Alastair G., VERNAL (DE) Anne, DENHAM Tim, FRITZ Sherilyn C., OLDFIELD Frank (eds.), *The Sage Handbook of Environmental Change*, London, Sage Publications, 2012.
- MCLEOD John, *Beginning Postcolonialism*, Manchester-New York, Manchester University Press, 2000.

- MELARD François (dir.), *Écologisation. Objets et concepts intermédiaires*, Bruxelles, PIE-Peter Lang, 2008.
- MILLER Fiona *et al.*, « Resilience and Vulnerability : Complementary or Conflicting Concepts ? », *Ecology & Society*, 15 (3), 2010, <http://www.ecologyandsociety.org/vol15/iss3/art11/> Consulté le 08/02/2015.
- MUSY Marjorie (dir.), *Une ville verte*, Versailles, Éditions Quæ, 2014.
- POUCHEPADASS Jacques, « Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme*, 156, 2000, p. 161-186.
- QUENET Grégory, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2014.
- ROMANENS Marie, GUERIN Patrick, *Pour une écologie intérieure. Renouer avec le sauvage*, Paris, Payot, 2010.
- ROOS Bonnie, HUNT Alex (eds.), *Postcolonial Green. Environmental Politics and World Narratives*, Charlottesville-London, University of Virginia Press, 2010.
- SAID Edward W., *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000 (trad. fr. de *Culture and Imperialism*, New York, 1992).
- TERRASSON François, *La peur de la nature : Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature*, Paris, Éditions Sang de la Terre, 2007 [1988].
- TURNER II Billie Lee *et al.*, « A Framework for Vulnerability Analysis in Sustainability Science », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 100 (14), 2003, p. 8074-8079.
- VOLKMANN Laurenz, GRIMM Nancy, DETMERS Ines, THOMSON Katrin (eds.), *Local Natures, Global Responsibilities : Ecocritical Perspectives on the New English Literatures*, Amsterdam, Rodopi, 2010.
- WESTLING Louise (ed.), *The Cambridge Companion to Literature and the Environment*, New York, Cambridge University Press, coll. « Cambridge Companions to Literature », 2013.
- ZIZEK Slavoj, *The Ticklish Subject : The Absent Centre of Political Ontology*, London, Verso, 1999.